

# Ados LGBTI

Les mondes contemporains des jeunes  
lesbiennes, gays, bisexuel(le)s,  
transgenres, intersexes



Thierry Goguel d'Allondans





# **ADOS LGBTI**

**LES MONDES CONTEMPORAINS DES JEUNES LESBIENNES,  
GAYS, BISEXUEL(LE)S, TRANSGENRES, INTERSEXES**



# **ADOS LGBTI**

**LES MONDES CONTEMPORAINS DES JEUNES LESBIENNES,  
GAYS, BISEXUEL(LE)S, TRANSGENRES, INTERSEXES**

Thierry Goguel d'Allondans



**Presses de  
l'Université Laval**

*Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.*

*Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.*

Financé par le gouvernement du Canada  
Funded by the Government of Canada



Maquette de couverture : Laurie Patry

Mise en page : In Situ

Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2017

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

ISBN 978-2-7637-3171-1

PDF : 9782763731728

Les Presses de l'Université Laval

[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

*À Christvit Magloire Ouakaka  
(Brazzaville)*





# TABLE DES MATIÈRES

<b>Remerciements .....</b>	<b>XV</b>
<b>Avant-propos .....</b>	<b>1</b>
<b>1. Théâtre du monde .....</b>	<b>15</b>
Décor : petite histoire croisée des mouvements féministes et homosexuels .....	15
Où sont les femmes?.....	15
Et les homosexuels?.....	18
Tu seras hétérosexuel(le) ou tu ne seras pas.....	21
Petit lexique LGBTI.....	25
Entrée en scène : dix-huit personnages en quête d’auteur .	47
Elsa, prendre soin de soi et des autres .....	49
Julia, la callopsitte élégante.....	49
Romain, le <i>latin lover</i> .....	50
David, l’enfant de cœur à l’œillet d’Inde.....	50
Jérémy, citoyen <i>for ever</i> , socialiste pour rêver .....	51
Stéphanie, graine de... sociologue .....	51
Ludivine, <i>Tomboy why not?</i> .....	52
James, le <i>poulbot</i> à bretelles .....	52
Kevin, <i>so british</i> et pas que... ..	53
Aurélien, le baba cool décalqué.....	53
Krystal, héroïne de la série noire.....	54
Thomas, le petit frère de Jim Morrison.....	54
Chrystalle, les épines et les pétales de rose .....	55
Alexis, la pêche et le <i>fun</i> .....	55
Astass Philippov, l’augustinien .....	56
Sarah, l’indécise?.....	56
Steff, entre tradition et modernité .....	57
Ali, le jeune papa .....	57

<b>2. Premier monde.....</b>	<b>59</b>
Environnements et premiers pas .....	59
Coulisse et scène .....	59
Rôles et mise en scène .....	60
Contre-emploi, stigmatisme et perspective .....	61
Décor et contexte.....	64
Espace de jeux .....	69
Famille je te haine .....	72
Normes et pluralité des modèles familiaux.....	73
Mutations de la famille .....	74
Les productions normatives du genre.....	76
Rejets et effets mortifères .....	77
Nouvelles familles et familles électives .....	80
Une question d'éducation .....	83
Inné, acquis et destins tracés.....	83
Lieux et acteurs de sociabilité .....	90
Le poids du désir.....	92
Par-delà la culture .....	93
Nature et contre-nature .....	94
Cultures plurielles .....	96
Contre-cultures .....	104
Dieu m'est témoin .....	106
Des mythes païens à l'orthodoxie islamo-judéo-chrétienne .....	107
Textes sacrés, dogmes et consciences éclairées .....	108
La morale des autres.....	111
L'acte et l'acteur, le pécheur et le péché .....	113
Hermétiques et herméneutiques .....	115
D'autres religions, d'autres militances .....	117
<b>3. Second monde .....</b>	<b>121</b>
Les cercles d'affiliation.....	121
Cercles centripètes et cercles centrifuges .....	122
Mouvements concentriques.....	124
Jardins secrets .....	125

Les années collège .....	128
Une fabrique de mâles et de femelles .....	130
Imaginaire de la contamination .....	133
De la réputation à la légende personnelle .....	135
Théorie du genre <i>versus</i> pédagogies contre le sexisme ...	137
L'Éveil du Printemps.....	141
Troubles et attirance érotique.....	141
Excitation sexuelle et séduction .....	144
Premières fois et premières vagues .....	146
Expériences et déferlantes .....	148
Au risque de s'abandonner .....	151
À corps et à cris .....	155
Un corps par défaut.....	156
Les stratégies du corps .....	159
Le corps du désir .....	162
De l'insulte à l'exode .....	164
Ambiances et environnements mortifères.....	165
De l'insulte au mépris .....	168
Sentence et condamnation .....	171
Vulnérabilités .....	173
Partir: errance, exode, exil.....	176
<b>4. Un autre monde .....</b>	<b>179</b>
Histoires de vie: stratégies et mises en scène .....	179
Des vies singulières .....	180
Le syndrome de Cendrillon.....	182
Disparaître .....	185
Apparaître.....	187
<i>Coming out &amp; in</i> : passages et frontières .....	189
Prémices et prétextes. Chronique d'un dévoilement annoncé .....	192
Aveu, révélation et acte de langage .....	193
Rituels et acte de passage .....	196
Taïre, mi-dire, dire et crier .....	198

Gay Pride and other pride.....	203
Fiertés politiques.....	204
Communautarisme et excès.....	205
Être soi distinct des autres .....	207
Communautés et culture <i>Queer</i> .....	208
Modèles à vivre.....	208
Nouveaux Mondes.....	210
Sous-cultures.....	212
Gay mais pas trop .....	214
Fraternités.....	215
Culture <i>Queer</i> .....	216
De l'autre côté du miroir.....	217
Se lier.....	218
Se marier .....	220
Se transmettre.....	221
Exister.....	223
<b>5. Identités multiples .....</b>	<b>227</b>
Inter-dits et intersexes.....	227
Mythes tenaces .....	228
Macéo, la force tranquille.....	231
Réalités multiples et tangibles.....	233
Traumatismes et mutilations irréversibles .....	236
Morales, lois et principes .....	239
Ce que révèle l'intersexuation .....	241
Mauvais genre <i>vs</i> transgenres .....	243
L'œuf fantasmé.....	244
La constance de la chenille.....	245
La temporalité de la chrysalide.....	251
L'exubérance du papillon .....	253
Du transsexualisme à la transidentité.....	255
Lesbiennes et gays: même combat?.....	257
Lesbienne, un concept au-delà des catégories de sexe...	259
Gay, de l'homoérotisme au désir pour les garçons .....	267

Vous avez dit «bisexuel(le)»? .....	270
Bisexualité originelle.....	272
Licorne, Loki et Tyrésias .....	273
Bisexualité plurielle.....	274
L'abject et l'incorrect.....	279
Le spectre de l'abjection .....	281
Des monstres aux abjects.....	282
Du rejet à la répudiation.....	285
Le défi de l'abjection .....	287
<b>Perspectives.....</b>	<b>291</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>297</b>



## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont, en premier lieu, à tous les jeunes qui m'ont accordé leur confiance et, plus particulièrement, à Elsa, à Julia, à Romain, à David, à Jérémy, à Stéphanie, à Ludivine, à James, à Kevin, à Aurélien, à Krystal, à Thomas, à Chrystalle, à Alexis, à Astass, à Sarah, à Steff, à Ali et à Macéo qui, au-delà de leurs témoignages, nous offrent, ici, leurs histoires de vie.

Pour cette recherche «périlleuse», de nombreux appuis institutionnels ont été plus que précieux, notamment ceux de l'antenne bas-rhinoise d'*Homosexualités et Socialisme* (Michaël Choffat, Richard Sancho Andreo), du *Refuge* (Frédéric Gal, Jimmy Claudel, Yvan Jeanneret) et de la Maison de l'Adolescent de Strasbourg (Delphine Rideau, Claude Bursztejn, Philippe Laussine).

Charlène Barbier, Anaïs Danet et Claudia Meney ont été de précieuses collaboratrices en retranscrivant fidèlement mes nombreux et longs entretiens avec des jeunes.

Les étudiants, de l'IFCAAD (Institut de formation au travail éducatif et social) de l'Université de Strasbourg et, tout particulièrement, de l'École Supérieure du Professorat et de l'Éducation, ont été, pour bon nombre, des interlocuteurs passionnants tout au long de cette recherche.

Ma gratitude va également vers mes nombreux collègues, notamment David Le Breton, Denis Jeffrey et Jocelyn Lachance, qui m'ont apporté, tout au long de ce travail, conseils, aides et commentaires.

Et enfin, je tiens à remercier, tout spécialement, Saïd Saïd Ali qui, depuis quelques années maintenant, m'initie aux traditions mahoraises me permettant, encore un peu plus, de comprendre les impacts culturels, les «anthropo-logiques», présents dans toutes les problématiques d'identité de genre et d'orientation sexuelle.





## AVANT-PROPOS

*Umntu ngumuntu ngabantu*

[Une personne est une personne grâce aux autres personnes  
(principe sud-africain de l'Ubuntu)]

C'est à l'occasion de la cérémonie d'hommage à Nelson Mandela, le mardi 10 décembre 2013, au stade de Soccer City à Johannesburg, que Barack Obama rappela ainsi le principe humaniste qui avait guidé *Madiba*<sup>1</sup> sur son long chemin vers la liberté : « *There is a word in South Africa – Ubuntu – a word that captures Mandela's greatest gift, his recognition that we are all bound together, in ways that are invisible to the eye; that there is a oneness to humanity; that we achieve ourselves by sharing ourselves with others, and caring for those around us*<sup>2</sup> ». Cet hommage au grand homme de la « nation arc-en-ciel » mérite, ici, d'être complété. De fait, c'est grâce à la volonté de Nelson Mandela, dès 1993, que le Congrès national africain (ANC), le 14 novembre 2006, par 230 voix contre 41 et 3 abstentions, a voté « pour » le mariage entre personnes de même sexe (incluant *de facto* l'homoparentalité), faisant ainsi de l'Afrique du Sud le cinquième pays au monde et le premier du continent africain à l'adopter. Dès 1996, l'orientation sexuelle et l'identité de genre avaient été introduites explicitement dans la Constitution sud-africaine pour sanctionner toutes discriminations liées à elles. La même année, Nelson Mandela y avait fait inscrire également le « droit à l'avortement » sans condition<sup>3</sup>. Bien loin de préjugés tenaces, on lui

---

1. Nom du clan tribal de Nelson Mandela (1918-2013).

2. « Il existe un mot en Afrique du Sud, Ubuntu, un mot qui saisit le plus précieux de l'héritage de Nelson Mandela : sa perception que nous sommes liés les uns aux autres, par ces liens mystérieux invisibles à l'œil nu, que l'humanité est une ; que nous nous accomplissons dans le partage, et en prenant soin des autres » cité et traduit par Christiane Taubira (Taubira, 2014 : 123).

3. Une loi de 1975 permettait d'avorter mais sous conditions.

doit, aussi, la nomination à la Cour constitutionnelle, pour ses compétences, d'Edwin Cameron, un magistrat qui avait publiquement déclaré son homosexualité et sa séropositivité.

Bien sûr, ce que nous nommons, là, progrès ou avancées, est décrié et honni par d'autres, notamment par les partis d'extrême droite et les factions religieuses intégristes, mais pas seulement eux. Comme le chantait si finement Georges Brassens, «les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux». Par ailleurs, tout n'est pas rose en Afrique du Sud : des tensions interethniques persistent, les violences faites aux femmes et aux personnes homosexuelles restent importantes. C'est pourquoi il faut souvent une volonté politique pour, petit à petit, émanciper un peuple et lui permettre non seulement un «vivre ensemble» à minima, mais un espace de socialités où la différence de l'autre, loin de nous amoindrir ou de nous mettre – réellement ou fantasmatiquement – en danger, nous enrichit. Par ailleurs, les positions sur la question gay de l'«apôtre de la réconciliation» préfigurent, en ce domaine, les enjeux du XXI<sup>e</sup> siècle naissant : la non-discrimination en raison de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre, l'égalité des droits dans tous les espaces de la Cité et la fraternité (qui excelle dans les principes de l'Ubuntu). Il est, de surcroît, tout à fait intéressant de voir que, en matière d'évolution des mœurs, Mandela, comme en témoignent ses discours et ses actes, a lié, intrinsèquement, la condition des personnes homosexuelles à la condition féminine. Nous pensons aussi que ces deux combats, pour être bien appréhendés, sont, en bonne partie, indissociables.

Nous pouvons dire, sans ambages, que le XXI<sup>e</sup> siècle a démarré, au moins dans les pays du Nord, avec toutes ces questions. Les Pays-Bas ont ouvert le bal en légalisant, les premiers, en avril 2001, le mariage civil pour les couples de même sexe avec le droit d'adopter des enfants. Le Canada a suivi en juillet 2005 ; la France, en mai 2013, a été le quatorzième pays à promouvoir le «mariage pour tous»<sup>4</sup>. Toutefois, au-delà de la visibilité sociale et des droits des personnes homosexuelles, ce n'est plus seulement l'orientation sexuelle (le choix

---

4. Pour une appréciation fine et actuelle de la situation des personnes LGBTI dans le monde, voir l'excellent site : <http://ilga.org/>

amoureux) qui fait aujourd'hui débat, mais, en relation avec les rôles sexués jusque-là prévalents (ce qui est attendu socialement d'un homme, d'une femme), l'identité de genre (comment l'individu compose avec les injonctions sociales) avec, notamment, pour l'appréhender dans toute sa complexité, l'effervescence des *gender studies*. Ce siècle sera aussi celui de ces jeunes (adolescents, jeunes adultes) qui se reconnaissent, au sein ou non d'une communauté ou d'associations militantes, lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes (LGBTI) [], indiquant par là même la multiplicité des identités dans la communauté et la singularité des existences individuelles. De plus en plus souvent – nous le verrons plus loin – des enfants s'affirment dans une identité de genre distincte de leur sexe biologique, voire pour quelques-uns revendiquent une orientation sexuelle avant même la puberté, un vécu ou une première expérience sexuelle. Ils sont encore trop rares les adultes (parents, éducateurs, enseignants, médecins, etc.) qui écoutent ces paroles sans les réduire à des « gamineries » ou, plus radicalement, à des pathologies. De même, il est pratique de ne voir dans l'adolescence qu'une crise, un entre-deux déraisonnable. Du coup, les amours hors normes – ou simplement non conformes aux désirs des parents – à l'adolescence peuvent être cantonnées à – voire jugées comme – de simples passades. Le déni, de parents ou de substituts parentaux, pousse enfin un grand nombre de jeunes adultes LGBTI<sup>5</sup> à l'exil, loin d'un monde qui n'est plus le leur puisqu'ils n'y ont ni reconnaissance ni place.

La sexualité, dans les discours tout du moins, n'est ni joyeuse, ni ludique, ni source d'échange, de partage, de socialité. Elle se rétracte et se racornit dans des sphères qui se donnent pour privées. Désormais la sexualité s'étale partout (semble se donner à voir), mais ne se dit nulle part (comme saisie de mutisme). Bien avant, Michel Foucault, en la même matière, interrogeait, avec plus de hargne encore, « une société qui depuis plus d'un siècle se fustige bruyamment de son

---

5. Même si cet acronyme n'est pas très joli, nous l'utiliserons par commodité, pour éviter la tirade « lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes » à laquelle, pour être encore plus précis, il faudrait rajouter, comme d'ailleurs pour le sous-titre de cet ouvrage, d'essentiels points de suspension.

hypocrisie, parle avec prolixité de son propre silence, s’acharne à détailler ce qu’elle ne dit pas, dénonce les pouvoirs qu’elle exerce et promet de se libérer des lois qui l’ont fait fonctionner» (Foucault, 1976 : 16).

Justement, à vouloir paraître trop civilisées, à se démarquer d’un sauvage trop fruste, nos sociétés n’ont-elles pas cultivé, en matière de sexualité, une hypocrisie plus tenace que le plus envahissant des lise-rons ? Foucault, toujours, émet l’hypothèse, qu’avant le XVII<sup>e</sup> siècle, nos sociétés connaissaient «des gestes directs, des discours sans honte, des transgressions visibles, des anatomies montrées et facilement mêlées, des enfants déleurés rôdant sans gêne ni scandale parmi les rires des adultes : “les corps faisaient la roue”» (1976 : 9). Le crépuscule vient, pour lui, avec l’ère victorienne. Le philosophe voit plusieurs causes à cette irrépressible répression, notamment le repli «familialiste<sup>6</sup>» (la sexualité est circonscrite aux «honorables» procréateurs) et le discours des sciences qui prétendent se mêler de nos affects et de nos pulsions. Nous pouvons dire – et cela ne se dément pas jusqu’à nos jours – que ce sont là, «Famille et Sciences», deux pouvoirs qui s’arriment et vont se soutenir, longtemps, l’un l’autre.

L’anthropologue Françoise Héritier, questionnant la manière dont les peuples, dès le mythe des origines, pensent le masculin et le féminin, les rôles dévolus suivant les sexes et les différences qui en résultent, note, non sans humour, que «ce qui était regrettable en somme, c’est qu’il y ait deux sexes : le monde aurait été bien plus facile à organiser s’il n’y en avait eu qu’un seul» (2012 : 212). De fait, pour les sexes comme pour leurs sexualités, ce qui s’organise – et de manière autrement élaborée dans les sociétés de la modernité avancée que dans les sociétés coutumières – c’est la gestion de la norme, mais avec de nombreux paradoxes. D’abord, la norme, c’est ce qui semble, par raison («le discours de l’idéologie a partout et toujours toutes les apparences de la raison», Héritier, 2012 : 223) ou par conviction assumée, acceptable au plus grand nombre ou au plus puissant, sur un territoire, à un moment donné. La norme change donc singulière-

6. La famille, même fortement carencée, voire pathogène, reste la référence première de ses membres.

rement si l'on modifie un seul des paramètres : ce qui est normal ici ne l'est pas là-bas, ce qui était anormal hier est banalement normal aujourd'hui, etc. Qu'on en juge, puisqu'en France, un dictionnaire médical, en 1901, définissait l'hétérosexualité comme un «appétit sexuel morbide pour le sexe opposé» (Chauvin et Lerch, 2013 : 23). Les cohortes à la marge peuvent donc se réduire à peau de chagrin ou, au contraire, prendre les proportions inquiétantes d'un contre-pouvoir. Nous montrerons ainsi, au plus près des thèses foucaaldiennes, que «l'identité sexuelle ne préexiste pas à la loi ; elle se constitue dans le rapport de pouvoir» (Foucault, 2014 : 231)<sup>7</sup>. Car la norme pour fluctuante qu'elle soit, se donne pour immuable et se légitime de sa plus grande constance, «depuis la nuit des temps» dit-on pour ne souffrir aucune controverse. Elle entend préserver un ordre symbolique. Or, «si la première leçon des sciences sociales est qu'il y a bien un ordre symbolique, la deuxième est qu'il peut changer» (Chauvin et Lerch, 2013 : 32). Finalement, c'est peut-être Kevin, un de ceux que nous avons interviewés, qui approche une certaine justesse en nous lançant : «La normalité, ça me tombe sous le sens en fait!»

Les questions essentielles, pour un jeune LGBTI, sont d'abord celles-ci : «Suis-je normal aux yeux des autres qui m'entourent ? Suis-je de leur monde ou non ? Et dans ce monde, suis-je de tel groupe ou non ? Et dans ce groupe, suis-je de tel cercle ou non ? ». Il y a, du coup, des zones possibles, protectrices, accueillantes et d'autres, au contraire, impossibles, éliminantes, dangereuses. Double mouvement de normes qui incluent et excluent simultanément, un peu ou beaucoup, ponctuellement ou durablement. Erving Goffman, pour les États-Unis, en 1963, prétendait qu'«on peut affirmer sans absurdité qu'il n'existe en Amérique qu'un seul homme achevé et qui n'ait pas à rougir : le jeune père de famille marié, blanc, citadin, nordique, hétérosexuel, protestant, diplômé d'université, employé à temps plein, en bonne santé, d'un bon poids, d'une taille suffisante et pratiquant un sport» (Goffman, 1975 : 151). On notera, au passage, qu'une moitié non

7. Foucault, décédé en 1984, n'a pas eu le temps d'explorer les *gender studies* et parle donc d'identité sexuelle (voir 1.2. Petit lexique LGBTI).

négligeable déjà ne fait pas partie de cet idéaltype, pourtant hétéro-normé : les femmes.

Que dire alors de « tous ces petits pervers que les psychiatres du XIX<sup>e</sup> siècle entomologisent en leur donnant d'étranges noms de baptême : il y a les exhibitionnistes de Lasègue, les fétichistes de Binet, les zoophiles et zooéastes de Krafft-Ebing, les auto-monosexualistes de Rohleder ; il y aura les mixoscopophiles, les gynécomastes, les presbyophiles, les invertis sexoesthétiques et les femmes dyspareunistes » (Foucault, 1976 : 60), sans omettre les homosexuels qui, à la même époque, deviennent une « espèce » à part entière. Mais qui sont ces homosexuels, ces hommes et ces femmes qui dérogent aux codes et aux conventions sociales ? Et combien sont-ils ? Alfred Kinsey, en 1948, dans son célèbre rapport, les estimait à 10 % de la population globale. Depuis, de nombreux chercheurs postulent qu'il est probable que ce pourcentage reflète une réalité plurielle. Toutefois, les statistiques officielles démentent, pour l'instant, cette estimation. Que ce soit au Canada ou en France, nous serions plutôt à 1 % de la population se définissant ainsi, un peu plus d'hommes (Canada : 1,3 / France : 1,1) que de femmes (Canada : 0,7 / France : 0,5)<sup>8</sup>. Mais nous sommes là uniquement sur du déclaratif. Par ailleurs, parle-t-on d'identité, de comportement, d'orientation, ou d'autres modalités encore de la sexualité ? Et qu'en est-il des bisexuels ? Pour exemple, « d'après la dernière enquête *Contexte de la sexualité en France, 2010* (dite « enquête CSF »), 6,2 % des femmes et 3,4 % des hommes déclarent avoir déjà ressenti de l'attirance pour une personne de même sexe. Mais seulement 4 % des femmes et 4,1 % des hommes disent avoir eu des rapports avec une personne du même sexe au cours de leur vie » (Chartrain, 2013 : 11).

8. Dans un article, de l'*Obs*, du 17 octobre 2010, intitulé « 1 %, 4 %, 10 % d'homosexuels en France... qui dit mieux ? », Blandine Grosjean rend compte de la difficulté de comptabiliser une telle population exclusivement sur du déclaratif. Dans le même article, elle rappelle, avec humour, qu'Édith Cresson, alors premier ministre, estimait que 25 % des hommes en Grande-Bretagne étaient gays. Toujours dans cet article, le sociologue Michel Bozon estime que les chiffres cherchent à minorer une réalité.

Ces chiffres vont-ils s'infléchir à l'aune des nouvelles pratiques juvéniles ? Ainsi, en 2004, « une enquête québécoise, auprès de jeunes de dix-huit ans, montrait que 19 % ont eu une aventure avec un partenaire du même sexe » (Goguel, 2005 : 179). On peut se demander dès lors si l'abord plus expérientiel de la sexualité par les jeunes générations ne va pas favoriser l'émergence de nouvelles formes de sexualité, de conjugalité, de parentalité.

Pour l'heure, même si plusieurs de nos personnes interviewées sont heureuses et ont connu peu de difficultés liées à leurs orientations et identités sexuelles, même si l'horizon semble s'être éclairci (nous sommes loin de la condition homosexuelle de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle), les nuages, ici ou là, restent menaçants et contrariants. Globalement, « le “Baromètre santé 2005” de l'Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (INPES) relève une prévalence de 10,4 % d'épisodes dépressifs caractérisés au cours des 12 derniers mois chez les homosexuels et bisexuels contre 3,9 % chez les hétérosexuels » (Gal, 2013 : 57). Pour notre public – les jeunes LGBTI de moins de 25 ans – nombre d'enquêtes montrent une « sur-suicidabilité ». Par ailleurs, en contraste avec les nouvelles visibilitées des personnes LGBTI, l'homophobie (dans sa polymorphie : gayphobie, lesbophobie, transphobie, ...), dans les paroles comme dans les actes, est en hausse (voir chapitre 3.5.). Même si l'on peut relativiser un peu en s'accordant, avec l'INPES et SOS Homophobie, sur le fait que les victimes osent, aujourd'hui plus qu'hier, parler et porter plainte. Les instituts de sondage corrént aussi cette augmentation aux climats sociaux particulièrement délétères en France à l'occasion des débats et manifestations des pro et anti « mariage pour tous ». Ainsi, « la durée du débat a eu une autre conséquence, beaucoup plus alarmante : les agressions homophobes se sont multipliées par trois ou quatre dans les espaces publics et privés, ce que nous révèle le standard téléphonique de SOS homophobie, confirmant les déclarations des associations LGBTI dans la plupart des villes françaises » (Chartrain, 2013 : 25). Enfin, de nombreux jeunes LGBTI, parfois à l'occasion de leur *coming out*, sont rejetés, avec une violence souvent incroyable, par leur propre famille. En France, une association, *Le Refuge*, accueille et

héberge plus de 300 de ces jeunes par an. En 2013, ils avaient reçu 3 225 appels; en juin 2014, à la mi-année, ce chiffre était déjà dépassé.

Le «Mariage gay : la révolution tranquille» titrait le journal *Le Monde* du 15 janvier 2014. Le quotidien nous informait qu'«après des mois de débats houleux, 7 000 unions homosexuelles ont été célébrées en 2013 dans le calme. Avec 3% de mariages entre personnes de même sexe, la France se situe dans la moyenne européenne». Mais le «mariage pour tous» a également mis en lumière deux données d'importance. D'abord, en janvier 2013, 63% des français restent favorables au mariage entre personnes de même sexe et 49% sont également favorables à l'adoption d'enfants par ces mêmes couples (Source : sondage IFOP/*Atlantico*, 22 et 24 janvier 2013). Ensuite, le détail de ces chiffres montre que «si uniquement 46% des plus de 65 ans étaient favorables au mariage entre personnes de même sexe, ce dernier était soutenu par 82% des 18-24 ans» (Chartrain, 2013 : 18). Hormis quelques contextes clivés – il n'est pas aisé d'être L, G, B, T ou I dans certains milieux sociaux, dans un contexte rural ou dans la plupart des banlieues populaires – de nombreux jeunes ont des camarades, des amis, lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes... Des jeunes, «hétéros», de plus en plus nombreux, prennent des initiatives pour faire reculer toutes les discriminations. Certains soutiennent des associations militantes, d'autres accompagnent leurs pairs LGBTI lors des *Gay Prides*, quelques-uns combattent courageusement toutes les formes de sexisme telles, le 16 mai 2014, «bravant le froid et la peur du ridicule [cette] centaine de garçons du lycée Clemenceau de Nantes [...] venus en jupe [...] pour dénoncer symboliquement le sexisme [et] entraînant une intervention des forces de l'ordre pour les séparer de leurs opposants anti-mariage gay» (*Libération*, 17 mai 2014).

Christiane Taubira, ex-ministre française de la Justice, qui fit voter la loi sur le mariage pour tous, eut droit aux mêmes attaques violentes, *ad nauseam*, que ses homologues Simone Veil en 1975 défendant sa loi sur l'interruption volontaire de grossesse ou Robert Badinter, en 1981, pour l'abolition de la peine de mort. Elle se rappelle que «tout le long de ces mois aux lourds effluves, ceux qui se nomment



les anti-mariages, et sont en réalité des antidémocrates, ont rivalisé d'inventivité et d'acharnement pour exprimer leur hostilité à mon encontre, dans le même temps où ils s'exemptaient du civisme républicain en éructant injures et menaces homophobes, certains franchissant l'agression physique» (Taubira, 2014: 12). Avec panache, elle comprend, jusque dans sa chair, que «lorsque commence ce jeu pervers et nauséabond de rejet de l'autre, de stigmatisation de la différence, cela commence par les différences visibles et finit par les différences imaginaires; cela commence par les ricanements, cela finit par des meurtres isolés ou en série» (2014: 130).

De nombreuses occasions, dans le quotidien de la Cité<sup>9</sup> comme dans les existences individuelles, permettent de mesurer les clivages entre celles et ceux qui «dans un jeu [...], mené selon les règles [peuvent se] sentir à bon compte supérieurs devant le Noir, virils devant l'homosexuel, etc.» (Goffman, 1975: 4<sup>e</sup> de couverture) et les autres qui, dès leur prime jeunesse, sont étranges, voire étrangers, même chez eux, hors la norme, parfois hors la loi, hors l'ordre des choses, et qui ne trouvent nulle place dans le monde qui, pourtant, les a vus naître. Certains, comme Didier Eribon, choisiront l'exil, pour trouver un monde plus favorable, mais en conservant durablement, de manière diffuse, «le malaise produit par l'appartenance à deux mondes différents, séparés l'un de l'autre par tant de distance qu'ils paraissent inconciliables, mais qui coexistent néanmoins dans tout ce que l'on est» (2010: 14). Cet ouvrage tentera d'explorer ces mondes contemporains, ces autres mondes, qu'investissent, aujourd'hui, les jeunes lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes..., des mondes pluriels, parfois proches, parfois distants, des mondes «ordinaires». Mais il faudra oser effectuer le voyage dans les deux sens, comprendre pourquoi l'on va de l'un à l'autre, comprendre les processus qui permettent de renaître dans un «nouveau nouveau monde<sup>10</sup>» lorsqu'on a été malmené dans l'ancien.

9. Au sens donné dans l'Antiquité grecque, de l'espace social et politique qui définit les places et la citoyenneté.

10. Expression de l'anthropologue Georges Balandier pour désigner les espaces restant, aujourd'hui, à explorer.

Oser le pas de côté, comme Aurélien, l'une de nos personnes interviewées, adepte de l'Ubuntu comme Monsieur Jourdain de la prose :

- *J'ai un de mes meilleurs amis qui est d'extrême droite et pourtant c'est mon meilleur ami alors qu'on ne partage pas du tout les mêmes idéaux. Et puis une de mes meilleures amies qui est au contraire d'extrême gauche, voilà... quasi communiste parfois... enfin c'est un peu dans tous les sens donc on va éviter les... pour éviter les conflits, je les vois chacun... quand je peux. (rires)*
- *Et c'est étonnant ton ami d'extrême droite... Tu as l'espoir de le faire un petit peu bouger ?*
- *J'ai perdu espoir à ce niveau-là! (rires). Mais il n'empêche que c'est quelqu'un de très bien. Donc... on ne partage pas les mêmes idéaux politiques, c'est une chose mais à côté de ça c'est quand même quelqu'un de génial et qui a des choses à m'apprendre aussi donc...*

\* \* \*

C'est à l'été 2013 que, sur une suggestion de collègues, nous avons démarré une recherche sur les adolescents LGBTI. Qui sont-ils ? Comment vivent-ils ? Se revendiquent-ils lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes ou « autrement » ? Est-ce que leur vie est affectée par cette identité ? Quelles représentations ont-ils du monde et, dans celui-ci, des espaces particuliers qu'ils arpentent ? Quels regards portent-ils également sur l'histoire et les évolutions de la condition LGBTI ? Enfin, qu'espèrent-ils pour eux-mêmes ou, plus globalement, pour demain ?

Pour ce projet, tout particulièrement, il nous a semblé indispensable de commencer par constituer une importante revue de littérature. Notre bibliographie conséquente en témoigne même si elle ne prétend pas à l'exhaustivité tant les publications en la matière sont, aujourd'hui, pléthoriques. Elle reflète néanmoins les grands axes disciplinaires sur ces thématiques (historique, anthropologique, sociologique, philosophique, psychologique, psychanalytique, etc.) et recense les principaux auteurs, dans ces champs, qui ont frayé le chemin, ouvert des pistes. Ces lectures nécessaires pour comprendre les mouvements de l'histoire, les concepts dédiés et les enjeux scientifiques n'étaient toutefois pas suffisantes pour appréhender ce que Maurice Merleau-Ponty nommait

si finement «la chair du Monde». Faisant nôtre le postulat de Jean Carpentier «que tout livre sur la sexualité est une *prise de position* (en d'autres termes «un écrit parfaitement subjectif»)» (Carpentier *et al.*, 1973 : 9), nous avons voulu enrichir nos lectures scientifiques par d'autres approches : romans autobiographiques, témoignages, œuvres littéraires, écrits militants, etc.

Ces premières explorations nous ont également permis de circonscrire notre problématique, appréhender les mondes contemporains des jeunes lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres et intersexes. En effet, de nombreux chercheurs nous avaient précédés en enquêtant auprès d'adolescents LGBTI, mais la plupart des recherches publiées portaient sur des spécificités telles les jeunes lesbiennes et gays de banlieues, les discriminations, l'accompagnement éducatif nécessaire, etc. De fait, ce sont autant de difficultés très particulières de jeunes – selon qu'ils se disent ou se perçoivent lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes – qui sont, le plus souvent, abordées. Sans les minimiser, nous n'avons pas souhaité sombrer dans le pathos<sup>11</sup>.

Pour connaître ce que vivent les jeunes LGBTI, nous les avons rencontrés par le biais de trois approches. Dans un premier temps, grâce à notre inscription dans le travail social, nous avons pu rencontrer, en institutions ou par l'entremise de professionnels, quelques dizaines d'adolescents, LGBTI ou non, seuls ou en groupes, pour dialoguer sans protocole préétabli sur ces questions. S'agissant d'entretiens exploratoires, ils n'ont pas été enregistrés, mais simplement consignés dans un journal de bord pour les faits saillants et les paroles les plus marquantes.

Dans un deuxième temps, dans une démarche un peu similaire à la première, nous avons informé nos collègues et nos étudiants<sup>12</sup> de l'objet actuel de notre recherche. Nous leurs devons de nombreux conseils et témoignages professionnels, ainsi que quelques rencontres avec des adolescents LGBTI. Ces échanges riches nous ont notamment

11. Ou alors nous privilégié(e)s, nous aussi, les pathologies sociales sur les pathologies individuelles.

12. Principalement : des travailleurs sociaux en formation, des étudiants en sciences sociales, des enseignants se destinant à l'enseignement spécialisé.

permis d’entrevoir les manques patents, en France, de formation aux questions LGBTI pour les travailleurs sociaux et les enseignants.

Dans un troisième temps, nous avons sélectionné, parmi tous les jeunes LGBTI rencontrés, un panel le plus représentatif possible des multiples identités : lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres (MtoF ou FtoM<sup>13</sup>), intersexes. La difficulté à parler d’un vécu trop présent et parfois trop envahissant, nous a amenés à privilégier, plutôt que des adolescents, des jeunes adultes (entre 18 et 25 ans). Ceux-ci pouvaient effectivement parler plus aisément d’un passé encore assez proche, mais avec, déjà, un regard décalé et, pour certains, une analyse fine. Nous avons décidé de retenir vingt jeunes ; l’un d’entre eux a raté tous les rendez-vous proposés malgré un accord initial ; un autre, présentant une personnalité autistique, nous avons dû procéder autrement<sup>14</sup>. Finalement, nous avons donc recueilli dix-huit histoires de vie, entre octobre 2013 et mai 2014. Les entretiens ont duré entre une et quatre heures. Ils ont été enregistrés et retranscrits. Le protocole d’enquête était identique pour tous. Outre des éléments sociographiques les questions étaient regroupées sous les items suivants : environnements, identité et orientation, image et affirmation de soi, vie affective et sexuelle, vie sociale, conscience politique, bilan de l’entretien. Nous présenterons plus amplement ces dix-huit jeunes (chapitre 1.3) que nous avons, pour la plupart (13), rencontrés à Strasbourg, ville où nous travaillons. Deux autres ont été interviewés à Montpellier, un à Québec, deux à Mayotte. Finalement, l’analyse des discours permet de cerner une réalité exclusivement française. Les quelques illustrations d’ailleurs, notamment québécoises, permettent simplement de noter les similarités ou les différences patents. Par ailleurs, si Mayotte est devenu un département français, les deux Mahorais que nous avons interviewés nous ont offert un bel exemple des impacts culturels et religieux. En effet, si les habitants pratiquent un islam modéré, plus oriental que moyen-oriental, leur quotidien comme leurs rites sont imprégnés d’animisme et de culture bantoue.

13. Ces terminologies sont explicitées au chapitre 1.2. Petit lexique LGBTI.

14. Il s’agit de Macéo, jeune intersexé, rencontré en Suisse, que nous évoquons longuement au chapitre 5.1.

À partir de ces matériaux, nous avons mené une analyse à partir d'une perspective socio-anthropologique. Ainsi, tout au long de nos diverses rencontres, les propos entendus résonnaient étrangement comme une illustration presque trop parfaite des théories goffmaniennes (Goffman, 1973, 1974, 1975). En effet, c'est bien dans un *théâtre du monde* qu'évoluent, comme nous tous, les jeunes LGBTI, mais avec des rôles et des contraintes particulières. Dès lors, le processus d'affirmation de soi les amène à passer d'une seule logique d'acteur (avec ses marges de manœuvre et d'interprétation définies par des codes et une mise en scène) à une logique plus résolument d'auteur (maître de son texte). C'est pourquoi nous avons voulu, dans une première partie, décrire la scène, planter le décor, bref contextualiser à partir d'un bref historique, d'un petit lexique<sup>15</sup> et d'une présentation des personnages.

À l'écoute des jeunes LGBTI, notre hypothèse est que pour advenir à une identité assumée, ils passent par trois mondes distincts qui relèvent tantôt de la réalité la plus absconse, tantôt d'imaginaires individuels ou collectifs. Ces trois mondes, ou séries de mondes, constituent les parties suivantes de ce livre. Le premier monde est constitué par les environnements immédiats. Ils ne sont pas choisis, mais subis : famille, classe sociale, territoire, éducation, culture, religion. Le second monde est révélé par les remaniements pubertaires : les interactions avec les pairs, le corps, les affects et la sexualité, le vécu de la différence. Le troisième monde est un monde autre, celui de l'engagement et de l'affirmation de soi : les stratégies d'existence, les rites de passage, la découverte des mondes et cultures LGBTI, les projets.

Mais les relatives invariances de ces processus existentiels n'arassent pas les identités multiples et complexes, les singularités de l'intersexuation, des transidentités, du lesbianisme, de l'homosexualité masculine, de la bisexualité. C'est pourquoi nous leur consacrons la cinquième et dernière partie avant, pour ne pas conclure, d'ouvrir à quelques perspectives.

---

15. L'usage habituel prescrit est de mettre un lexique en annexe. Nous avons décidé de lui donner une place plus importante tant le vocabulaire spécifique au monde LGBTI (au monde *Queer*) « parle » bien souvent au-delà des mots.



## THÉÂTRE DU MONDE

### DÉCOR: PETITE HISTOIRE CROISÉE DES MOUVEMENTS FÉMINISTES ET HOMOSEXUELS

*«Le parlement, a dit un vieux juriste anglais, peut tout faire, sauf changer une femme en homme, un homme en femme. Or, c'est précisément cette impossibilité que les partisans du suffrage féminin ont entrepris d'exécuter. La différence des sexes entraîne la différence des fonctions sexuelles; et la différence des fonctions sexuelles crée la différence des fonctions sociales.»*

Henri Bourassa, *Le Devoir*, 30 mars 1918<sup>1</sup>.

### Où sont les femmes?

C'est un euphémisme de dire que l'Histoire de l'humanité est aussi l'histoire de la domination masculine et de ses justifications, même si de rares époques, de bien peu nombreuses cultures et quelques trajectoires individuelles ont conféré, ici ou là, à quelques femmes des existences plus enviables. En Occident, jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les femmes, si elles ne sont pas totalement assujetties aux hommes, sont généralement dépendantes de leur bon vouloir. Si on leur laisse, plus ou moins gérer l'espace domestique, pour les y contraindre, leurs libertés, leurs marges d'autonomie sont réduites. Longtemps, l'instruction des filles fut jugée inutile ou de moindre importance. Les savoir-faire pratiques et domestiques étaient privilégiés au détriment

---

1. Henri Bourassa (1868-1952), journaliste, homme politique (membre du Parti libéral du Canada) a fondé, en 1910, le quotidien québécois *Le Devoir* dont il sera le directeur jusqu'en 1932.

des connaissances scientifiques. Même si la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle a vu l'évolution de la condition féminine (notamment dans les autonomies sociales), quelques stéréotypes de genre persistent. Ainsi, dans le domaine des carrières professionnelles, de récentes enquêtes, montrent, par exemple, que la construction même des manuels scolaires et leurs illustrations ont encore un impact indéniable sur la construction d'un rapport sexué au savoir, aux femmes seront prédestinés certains métiers tels les services à la personne, aux hommes d'autres, notamment les sciences et la recherche (Piault, 2014).

Les fantasmes ont la vie dure. En France, le premier centre éducatif fermé<sup>2</sup> du secteur associatif, pour jeunes filles de 14 à 17 ans, ouvre, en 2003, à Lusigny, dans l'Allier. Ce centre, géré par une association émanant d'un club sportif de rugby, a été habilité par la Chancellerie et a reçu, pleinement, le soutien du Garde des Sceaux, Dominique Perben. Or, le projet éducatif élaboré dans cet établissement, ainsi que le règlement intérieur, ont de quoi surprendre : les jeunes filles devront « s'identifier positivement à des rôles féminins » à travers des cours de chant, de coiffure ou de composition florale ; elles devront « avoir une sexualité saine », elles seront privées de tout contact avec leur famille et n'auront pas le droit d'écouter individuellement de la musique. Le reste est à l'avenant. En outre, la fiche de renseignement les concernant devra indiquer leur tour de taille et de poitrine, et un test de grossesse suivi d'un examen gynécologique seront obligatoires lors de l'admission. Cela constitue évidemment une infraction à la loi régissant le droit des usagers en matière de santé, mais surtout une réelle remise en cause des acquis concernant le droit des femmes (Goguel, 2008 : 53).

Jusqu'au milieu du siècle dernier, même si quelques égéries s'affranchissent de ces contraintes, les pouvoirs assignés, socialement, aux femmes sont très limités : quasi aucune indépendance financière, accès limité au monde du travail, aucune autorité officielle et aucun droit juridique sur l'éducation des enfants, interdiction ou impossibilité de divorcer, de s'émanciper, accès interdits ou limités (ségrégation)

2. Les centres éducatifs fermés (CEF) sont, en France, des alternatives à la prison pour des adolescents délinquants.



aux espaces publics, participation quasi nulle à la vie politique (pas de droit de vote et encore moins d'éligibilité), répression unilatérale de conduites licencieuses, de l'adultère, mais aussi de la contraception, de l'interruption volontaire de grossesse, etc.

Pour ne donner que quelques exemples, en France, les femmes n'obtiennent le droit de vote qu'en 1945. Si elles ont droit à un compte en banque depuis 1943 sans l'autorisation du mari, la loi ne sera appliquée qu'en 1965. Cette même année, elles peuvent exercer une profession sans l'aval de leur époux. L'année 1975 ouvre les possibilités d'interruption volontaire de grossesse, mais également de divorce par consentement mutuel. Les années suivantes verront de petites avancées progressives vers l'égalité dans tous les domaines de la vie privée comme publique. La création, le 3 janvier 2013, du Haut Conseil à l'égalité entre les hommes et les femmes nous rappelle que cette égalité n'est pas encore acquise. Au Canada, les femmes mariées obtiennent le droit d'avoir un compte en banque en 1934. Le droit de vote sera longtemps partiel, les Québécoises l'obtiennent en 1940. Mais Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre du Québec de 1920 à 1936, y était opposé jusqu'à la fin de son mandat. Le droit à l'avortement a fait l'objet de luttes importantes et n'a longtemps été possible que sous conditions. Il faudra attendre 1988 pour que la Cour Suprême du Canada, par l'amendement Morgentaler<sup>3</sup>, déclare que l'article du Code criminel qui criminalise l'avortement est inconstitutionnel. Et ce n'est qu'en 1980 que la loi 89 établit l'égalité entre les époux tant pour la gestion des biens familiaux que pour l'éducation des enfants.

Les luttes des femmes s'apparentent à des actes de résistance, souvent à contre-courant des mentalités ambiantes et majoritaires. En France, pour contrecarrer le mythe tenace de « la vierge ou la putain », pour tenter d'améliorer la condition des jeunes filles dans les banlieues populaires, s'est créé, en 2003, un nouveau mouvement féministe *Ni putes ni soumises*. Le moment fondateur fut une « Marche

3. Henri Morgentaler (1923-2013), médecin canadien, de 1970 à 1988, sera plusieurs fois condamné, une fois emprisonné, puis acquitté pour « avortements illégaux ». C'est un des militants pro-choix les plus connus.

des femmes des quartiers pour l'égalité et contre les ghettos», du 1<sup>er</sup> février au 8 mars 2003, d'autres suivront. C'est à ces occasions que de nombreux jeunes, souvent lesbiennes ou gays et vivant dans des quartiers populaires, viennent y exprimer non seulement leur solidarité, mais leur communauté d'intérêts. Béchir, 24 ans, rejeté par ses parents, a dû quitter sa cité, à Mantes-la-Jolie, et s'installer à Paris. «Dans un langage très politique, Béchir parle de convergence, d'unité et de stratégie commune. Il rêve d'un mouvement pour les homos à l'image de ce que fut *Ni putes ni soumises* pour les filles des quartiers: "On pourrait l'appeler *Ni folles ni tafolles!*", dit-il avec humour. Justement, il se souvient d'être allé à la projection du documentaire *Banlieue gay* organisée à Paris par *Ni putes ni soumises* en juillet 2006. Ce fut un grand jour pour lui, comme une sorte de baptême du feu militant» (Chaumont, 2009: 109).

## Et les homosexuels ?

Il faut évoquer un temps que les moins de trente ans ne peuvent pas connaître, un temps où l'homosexualité était un délit, une maladie et un péché. Jusqu'en 1942, la situation n'est guère glorieuse et le Code pénal français permet de réprimander l'homosexualité, bien plus que l'hétérosexualité, par l'outrage aux bonnes mœurs, l'atteinte à la pudeur, la débauche de la jeunesse. C'est le régime de Vichy qui fera officiellement de l'homosexualité un délit pouvant aller jusqu'à l'emprisonnement. De nombreux homosexuels sont dénoncés par les collaborateurs et livrés au régime nazi : les hommes déportés porteront un triangle rose (Schlagdenhauffen, 2011), les femmes un triangle noir<sup>4</sup>. Franck Chaumont relate que, en 1949, «le préfet de police de Paris interdit aux hommes de danser entre eux» (2009: 168). En 1960, le député Paul Mirguet fait introduire la notion de «fléau social» qui permettra, par exemple, de doubler la peine pour un détournement de mineur ou une atteinte à la pudeur si les faits relèvent de l'homosexualité.

4. Le triangle noir n'était pas réservé aux seules lesbiennes, les nazis y regroupaient toutes celles et ceux qu'ils considéraient comme asociaux (chômeurs, vagabonds, marginaux, alcooliques, drogués, malades mentaux, prostituées, proxénètes, femmes usant de contraceptifs, Roms...).

sexualité. Il faudra attendre le 20 décembre 1981 pour que cette loi inique (2<sup>e</sup> alinéa de l'article 331 du Code pénal) soit abrogée. Le « 4 août 1982 : l'homosexualité est dépénalisée. La majorité sexuelle pour tous, hétérosexuels comme homosexuels, passe à 15 ans » (Chaumont, 2009 : 169). Le Canada, lui, avait décriminalisé les relations homosexuelles dès 1969. Si l'homosexualité cesse en 1985 d'être classifiée comme maladie mentale, il faudra attendre 1992 pour que l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) cesse de la considérer comme une maladie (Aldrich, 2006). Enfin, l'homosexualité reste un péché pour les plus grandes religions même si l'on trouve quelques prémisses d'ouverture comme des mouvements homosexuels d'obédience chrétienne (David et Jonathan), ou des associations protestantes prônant une église inclusive. Inclusive, car il s'agit bien d'accueillir une différence parmi d'autres, les homosexuels ayant été fréquemment assimilés à des personnes en situation de handicap. Régulièrement, des personnalités religieuses défrayent la chronique en tenant des propos d'un autre âge tel l'actuel pape qui, s'il semble tendre la main aujourd'hui, s'était opposé, en vain, au mariage gay en Argentine.

On ne peut dissocier la cause LGBTI, les luttes militantes, l'évolution des mentalités, sans évoquer ce point de rupture qu'a été mai 68. En parallèle à ce soulèvement qui fut d'abord celui de la jeunesse, apparurent les mouvements féministes qui, indiscutablement, ont fait évoluer la condition féminine. Mais on oublie souvent qu'à côté de ces mouvements évoluaient, en France, les premiers regroupements politiques homosexuels tels le GLH (groupe de libération homosexuelle), le GLH PQ (groupe de libération homosexuelle – politique et quotidien), le FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire)... Et que de nombreux intellectuels affirmèrent leur homosexualité en prenant la parole dans les médias et l'espace public (tels Jean-Louis Bory, René Schérer, Guy Hocquenghem, Lionel Soukaz, Copi, Jean Genet, etc.). Les libertés en partie acquises par les femmes et les homosexuels ont faire croire à une révolution sexuelle. Pour autant, s'agit-il de cela ? On peut en douter – ou tout du moins, mesurer quelques pulsions régressives – en constatant les difficultés persistantes des relations garçons/filles, plus tard hommes/femmes

et l'augmentation des agressions homophobes, notamment en milieux scolaires (Goguel, 2005).

Si mai 68 ne s'est pas déroulé exactement de la même manière en Amérique du Nord et en Europe, les luttes homosexuelles, un peu partout, ont été colorées par le moment fondateur des émeutes de Stonewall, le 28 juin 1969, à New York. Cette année-là, des gays et lesbiennes se révoltent contre les répressions policières qu'ils subissent. Ces événements sont non seulement à l'origine de mouvements politiques homosexuels tels le Front de Libération Gay, mais également des *Gay Pride* et du *coming out*<sup>5</sup>. En 1977, le Québec devient la première juridiction d'Amérique du Nord à interdire la discrimination basée sur l'orientation sexuelle ; cette disposition sera étendue aux personnes transgenres en 1998.

Malgré ces premières ouvertures, immédiatement après mai 68, le quotidien des personnes LGBTI n'est pas toujours facile et, hormis quelques intellectuels et artistes, l'homosexualité, en France, se vit encore «incognito», alors qu'au Québec, au moins dans les grandes villes, la fête gay bat déjà son plein. En France, l'homosexualité était plus souvent une sexualité, plus rarement un choix de vie, c'est pourquoi de nombreux homosexuels étaient mariés et leur homosexualité clandestine. Si les choses bougent, des acteurs de prévention signalent qu'encore aujourd'hui de nombreux hommes mariés fréquentent des lieux de rencontres gays. On retrouve là le processus de stigmatisation si brillamment décrit par Erving Goffman (1975). Une personne est diversement stigmatisée selon qu'elle est discréditée (son stigmaté est visible ou connu) ou discréditable (son stigmaté n'est pas visible à l'œil nu, il n'est pas non plus connu). Des humoristes et des films ont longtemps montré les signes socialement admis, pour l'identifier et souvent s'en moquer, de l'homosexualité : garçons graciles, précieux, maniérés, efféminés (sans virilité), filles musclées, taillées à la serpe, «garçonnes», «camionneuses» (sans féminité). Les militants du FHAR luttaient contre

5. Si le *coming out* est aujourd'hui une possibilité individuelle d'affirmation de soi, notamment – et parfois exclusivement – devant ses proches, il est, à ses débuts, inscrit dans une démarche bien plus politique.

ces images désuètes en exacerbant leur virilité (barbes et moustaches, vêtements de cuir, musculature).

Finalement, plus que mai 68, ce sera l'épidémie du sida, au début des années 1980, qui fera notablement bouger les choses. De nombreuses associations de prévention et de solidarité seront initiées par la communauté homosexuelle (Sida Info Service, Sidaction, Aides, Act Up, etc.). Le vocable gay, en France, remplace progressivement l'appellation homosexuelle trop réductrice alors que l'Amérique du Nord l'avait adopté depuis longtemps. Dans le sillage de ces évolutions, apparaissent un peu partout sur la planète des *Gay Pride*, les unions civiles puis les mariages gays. Comme le rappelle Jeffrey Weeks<sup>6</sup>, «sans la crise déclenchée par le sida, pendant laquelle les partenaires des gays malades furent exclus ou ignorés par la famille de ces derniers, par l'institution médicale et par l'État, le mariage entre personnes du même sexe ne se serait pas imposé avec une telle urgence dans les débats des activistes ou au sein des gouvernements» (Weeks, 2014 : 6).

### **Tu seras hétérosexuel(le) ou tu ne seras pas**

Il ne peut y avoir de sexualités libérées (et donc un épanouissement dans des formes différentes de sexualité) dans des espaces sociaux et culturels où les femmes restent assujetties au pouvoir masculin. Béchir, jeune gay, né dans une famille algérienne très «traditionnelle» qui l'a totalement rejeté, le perçoit clairement : «Chez nous, la sexualité est un tabou total et les femmes des êtres mineurs» (Chaumont, 2009 : 103).

Monique Wittig<sup>7</sup> est un des chantres du féminisme radical, mais ses théories imprègnent également des courants féministes plus modérés. Elle affirme, avec provocation et panache, que «l'hétéro-

6. Professeur de sociologie à Londres, reconnu internationalement pour ses travaux sur la sexualité et la vie intime, comparé parfois à Michel Foucault. Il aura fallu attendre vingt-huit ans pour qu'un de ses livres soit traduit en français.

7. Monique Wittig (1935-2003) a été une figure marquante du féminisme, une des fondatrices du *Mouvement de libération des femmes* (MLF), romancière, essayiste, universitaire, ses travaux ont beaucoup irrigué les théories féministes, la pensée *queer*, les *women's studies* et les *gender studies*.

sexualité est le régime politique sous lequel nous vivons, fondé sur l'esclavagisation des femmes» (2013 : 11). Ces dernières n'ont alors qu'une seule alternative « fugitive » (en essayant d'échapper à leur classe et au système ; ce sera la posture de bon nombre de lesbiennes) ou alors « négociatrice », tentant d'infléchir, petit à petit, le contrat social initial. Il n'y a pas d'autres issues, pour Monique Wittig, car il n'y a qu'un seul « territoire » et les schèmes de pensée de l'hétérosexualité (la pensée *straight*) ne peuvent concevoir d'autres modalités d'existence sociale. L'ordonnement hétéronormé du monde repose tacitement sur un principe d'universalité : « Ces processus inconscients deviennent d'ailleurs historiquement de plus en plus impératifs dans ce qu'ils nous apprennent sur nous-mêmes par l'intermédiaire des spécialistes. Et la rhétorique qui les interprète, s'enveloppant de mythes, recourant aux énigmes, procédant par accumulations de métaphores, et dont je ne sous-estime pas la séduction, a pour fonction de poétiser le caractère obligatoire du tu seras hétérosexuel(le) ou tu ne seras pas » (2013 : 63).

Les travaux antérieurs de Michel Foucault viennent confirmer le poids des normes, des hétéronormes, c'est progressivement, mais avec de plus en plus de force, que s'impose, « pour régir le sexe – la loi de l'alliance et l'ordre des désirs » (1976 : 55). C'est dans ce contexte que Foucault voit dans le personnage « sulfureux » de Don Juan, la transgression suprême puisqu'il renverse l'une et l'autre<sup>8</sup>.

L'hétéronormativité, « l'ordre des choses », ne souffre aucune contestation, « ce qui est, doit être » et, par effet de causalité, « ce qui ne doit pas être, n'est pas ». Ceci éclaire ces déficits de paroles sur les sexualités, ces silences assourdissants jusque dans des lieux où l'on aurait pu attendre quelques éclaircissements. Elsa, 25 ans, étudiante en sixième année de médecine, à Strasbourg, en témoigne :

- Est-ce que le monde médical auquel tu te destines, te semble ouvert à ces questions ?
- *Hum pas tant que ça justement ! On parle pas de ça en fait, on parle pas du tout de ça... Je me trompe peut-être, mais c'est mon impression ! [...]*

8. Avec humour, il rajoute : « Laissons les psychanalystes s'interroger pour savoir s'il était homosexuel, narcissique ou impuissant » (*ibid.* : 55).

*c'est assez dans la norme, en fait. Les médecins sont assez, les gens en médecine sont assez... Après, y'en a quelques-uns qui sont un peu plus extravagants. Mais, en général, on est très dans la norme. Lors des soirées de médecine, toutes les filles sont en robe, elles draguent les garçons. Les garçons draguent les filles. Voilà, bon je caricature hein, mais je l'ai longtemps vécu comme ça, je me sentais vraiment en dehors du truc. Maintenant ça me passe au-dessus. Les garçons homosexuels sont peut-être plus présents, plus visibles – je dirais peut-être – que les filles homos (mais ça c'est un peu comme en général).*

- On n'aborde pas cette question dans vos cours ?
- *Pratiquement pas ! Nous c'est vraiment que pour certaines pathologies, le VIH, les MST, ... et encore, c'est à propos de l'homosexualité masculine, l'homosexualité féminine je ne crois pas en avoir entendu une seule fois ! Et pourtant y a des choses à dire à propos d'IST [infections sexuellement transmissibles] et autres...*

Il y a une communauté d'intérêts, soulignée par la quasi-totalité de nos personnes interviewées, entre la cause des femmes et la cause des personnes LGBTI. Une communauté d'intérêts fondée sur l'opprobre jetée sur eux par les tenants d'une hétérosexualité normative. Didier Eribon, dénonce cette violence homophobe parfois quasi généralisée : « Et cela continue aujourd'hui, comme l'ont montré jusqu'à l'obscène les véritables ratonnades symboliques qui se sont déchaînées au cours des débats sur la reconnaissance juridique des couples de même sexe et des familles homoparentales : combien d'écrits à "prétention scientifique" – psychanalytiques, sociologiques, anthropologiques, juridiques, etc. – s'y sont révélés comme n'étant rien d'autre que les rouages d'un dispositif idéologique et politique chargé de garantir la perpétuation de l'ordre institué et des normes assujettissantes, et de maintenir les vies gays et lesbiennes dans l'état d'infériorité et d'incertitude de soi dans lequel toute culture les avait jusqu'ici placées et dont ceux et celles qui vivent ces vies s'efforcent aujourd'hui, précisément, de sortir ? » (2010 : 222).

Les violences subies (insultes, discriminations, agressions), violences souvent apparentes, mais parfois plus insidieuses (« blanches<sup>9</sup> »),

9. Le psychologue et psychanalyste, Richard Hellbrunn, inventeur de la psychoboxe

longtemps tues, créent aujourd'hui des communautés de victimes, des communautés d'intérêts, des communautés de rebelles. L'anthropologue Christelle Hamel, interviewée dans *Têtu*, en avril 2004, analyse ces violences. Elle souligne notamment que « l'homophobie est accrue lorsque le sexisme prévaut. Les crispations sur les rapports de domination hommes/femmes induisent une plus forte stigmatisation de l'homosexualité. Ce sont deux choses véritablement liées : c'est ce que l'on appelle l'hétéro-sexisme » (Chaumont, 2009 : 177-178).

Par ailleurs, on doit au sociologue québécois Michel Dorais le concept fécond d'efféminophobie. En travaillant sur les formes d'homophobie en milieu scolaire – et leur impact sur le suicide de jeunes garçons – il remarque que le harcèlement ne vise pas seulement de jeunes gays, mais aussi des adolescents à l'aube de la puberté ou ayant en eux une part de féminin, de féminité. « Pour en finir – dit-il – avec la honte qui guette trop souvent les jeunes homosexuels ou les jeunes garçons démontrant du féminin (qui seront alors, à tort ou à raison, identifiés comme homosexuels), il est primordial de contre-carrer homophobie et efféminophobie (haine de ce qui est féminin chez un individu de sexe masculin). Pour ce faire, il faut non seulement reconnaître pleinement l'égalité des genres (et pas seulement des sexes) mais aussi apprendre aux enfants à être fiers d'être ce qu'ils sont dans leurs différences et leurs ressemblances » (2000 : 98). À ce sujet, si l'on peut se réjouir qu'en 2012, les sénateurs français ont inclus « désormais dans le Code pénal la discrimination en raison de l'orientation ou l'identité sexuelle [C'est une] avancée, certes, mais encore très incomplète car n'incluant pas l'ensemble des transsexuels : le genre n'apparaît pas » (Gal, 2013 : 84).

Comme le souligne David, 19 ans, un de nos plus jeunes garçons interviewés, le chemin risque d'être encore long.

---

(2003) nomme ainsi des formes nouvelles de violence, parfois sans mots et sans actes, et pourtant mortelles. Ainsi, des ambiances délétères, mais avec toutes les apparences de la respectabilité peuvent-elles tuer, froidement, un être fragile, sensible ; le summum de la perversion peut être atteint dans des meurtres apparemment sans meurtrier. Richard Hellbrunn a forgé ce concept, notamment, à partir d'un article de Sándor Ferenczi « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », et de la notion de « psychose blanche » développée par André Green et Jean-Luc Donnet.